

DE L’ÎLE COMME REPRÉSENTATION ANTHROPOLOGIQUE À L’ÎLE COMME STATUT OU VISÉE DES PROJETS ÉDUCATIFS

Adalberto Dias de Carvalho
(Universidade do Porto – ISCET)

Les îles : identité et ambivalence

Les îles, au-delà des réalités géographiques, ont été d’emblée aussi, à travers les représentations qu’on en a faites au cours de l’histoire, des réalités anthropologiques. Pour cela, si on veut comprendre toute la complexité de leur signification, il faut entreprendre des analyses épistémologiques et herméneutiques multidimensionnelles, lesquelles ne peuvent ainsi jamais se restreindre à des approches mono-disciplinaires. En effet, les concepts concernant les îles contiennent des connotations et des dénnotations multiples, ce qui met en évidence les limites des études objectivistes et réductionnistes de certains courants, notamment de la géographie physique ; ce qui, à partir d’un regard continental et même insulaire, ne permettra pas qu’on nie une certaine réalité ambivalente de l’entité « île » ailleurs entre l’imaginaire, le réel et le possible. D’après Anne Meistersheim¹, « parmi les nombreux caractères ambivalents de l’île, il faut en effet rappeler que si l’île se veut avant tout différente, ce qui peut impliquer négation de l’Autre et enfermement, elle doit aussi échanger, communiquer pour exister. »

Et par ailleurs, il y en a encore la dissonance et parfois même le conflit des regards justement à partir des endroits d’observation et vie :

« Pour le continental, l’île signifie d’abord la mer. La mer à traverser pour découvrir l’île : on privilégie la mer qui est lien, liberté, aventure. La découverte de l’île, le voyage rêvé commence au port où l’on embarque pour l’île. La mer, pour le continental, est promesse de liberté. Après la rupture marine, ce qui s’impose, c’est le décalage de l’échelle, quand on aborde l’île. Et la découverte que la liberté rêvée rencontre quelques contraintes inconnues. Pour les insulaires, l’île c’est d’abord la terre. Leur terre, qu’ils ont du mal à partager. Tant il est vrai qu’ils ont conscience de sa finitude et de sa fragilité mais aussi de sa richesse cachée : la terre de l’île est palimpseste et tombeau. L’histoire s’y est déposée comme un limon qui les nourrit sans qu’ils en aient tout à fait conscience. La mer, pour eux, c’est avant tout l’image de leur enfermement et de la menace qu’elle représente. De la mer viennent les

¹ A. Meistersheim, « Le malentendu. Entre imaginaire insulaire et imaginaire continental. », *Ethnologie Française*, 2006/3 (vol. 36), p. 503-508.

envahisseurs. La mer les enferme sur l’île². »

Et voilà que cette ambivalence que plusieurs auteurs considèrent comme étant constitutive de l’insularité apparaît également dans l’évaluation qu’on en fait, par l’utilisation de termes métaphoriques, quand on les nomme soit comme des paradis, soit comme des enfers, c’est-à-dire, comme des espaces de rêverie – dont les îles du Pacifique sont le paradigme – ou comme des prisons pour les délinquants et pour les exilés politiques. L’île d’Alcatraz près de la côte occidentale des États-Unis et les îles de Fernando de Noronha, Sainte Hélène et Cabo Verde dans l’Océan Atlantique sont quelques-uns des exemples historiquement les plus connus en tant que territoires d’emprisonnement.

Si les habitants des petites îles les ressentent comme les centres du monde par rapport auxquels les continents sont périphériques, souvent ils veulent partir en souhaitant aussi le retour. Les continentaux vivent, dans leurs rêveries, le mystère mythique des îles dont ils cherchent le partage mais pas nécessairement la connaissance. D’une certaine manière, comme le rappelle Jean Cuisenier³, les continentaux sont des héritiers des Romains, en ne regardant « les terres émergeant des eaux marines que sous un aspect négatif, la séparation d’avec le continent, cette coupure qui contraint de telles terres à la solitude par rapport à la foule des terres qui "se tiennent ensemble"⁴ ». Ceci en contraste avec le vécu grec dont le mot classique pour île – « *nèsos* » – ne signifie rien de négatif, en ayant plutôt trois sens : soit les promontoires (des presqu’îles) vus de mer depuis un navire qui s’approche de la côte, c’est-à-dire, comme une terre qui semble se tenir par elle-même, soit comme une terre plus lointaine qui, pour les marins, semble liée aux autres terres plus basses, soit encore comme la dualité de la terre haute et de la terre basse, la grande et la petite : l’île et l’île en face comme, par exemple, l’île de Cythère et son Anticythère.

Deleuze et la métaphore de l’île déserte

En effet, selon Deleuze⁵ :

² *Idem*, p 504-505.

³ J. Cuisenier, « Fictions homériques et réalités insulaires », in *Ethnologie Française* 3/2006 (vol. 36), p. 407-420.

⁴ *Idem*, p. 407.

⁵ G. Deleuze, « Causes et raisons des îles désertes », in *L’île déserte, textes et entretiens 1953-1974*, Paris, Minuit, 2002, p. 12.

« L’élan de l’homme qui l’entraîne vers les îles reprend le double mouvement qui produit les îles en elles-mêmes. Rêver des îles, avec angoisse ou joie peu importe, c’est rêver qu’on se sépare, qu’on est déjà séparé, loin des continents, qu’on est seul et perdu – ou bien c’est rêver qu’on repart à zéro, qu’on recrée, qu’on recommence. Il y avait des îles dérivées, mais l’île, c’est aussi ce vers quoi l’on dérive, et il y avait des îles originaires, mais *l’île, c’est aussi l’origine, l’origine radicale et absolue.* [...] Ainsi le mouvement de l’imagination des îles reprend le mouvement de leur production, mais il n’a pas le même objet. C’est le même mouvement, mais il n’a pas le même mobile. Ce n’est plus l’île qui est séparée du continent, c’est l’homme qui se trouve séparé du monde en étant sur l’île. Ce n’est plus l’île qui se crée du fond de la terre à travers les eaux, c’est l’homme qui recrée le monde à partir de l’île et sur les eaux. »

De cette manière Deleuze met l’accent sur la dimension anthropologique de la problématique insulaire et, avec cette même approche, sur la relation de chacun avec l’autre, un autre qu’on récupère dans l’espace de notre intimité que l’île projette, exprime et circonscrit.

Dans ce contexte, Deleuze reprend la distinction des géographes entre les îles océaniques de nature volcanique ou constituées de coraux – les îles originaires ou essentielles – et les îles continentales séparées du continent en conséquence de l’érosion ou d’une fracture – les îles accidentelles ou dérivées – pour affirmer que leur différence de nature est le témoin de l’opposition entre la terre et l’océan, en nous rappelant, respectivement, que la terre peut être sous la mer qu’on voit et que la mer peut être à son tour sur la terre qu’on regarde, toujours en conflit. Alors l’homme, pour vivre en sécurité, suppose que le combat est terminé. Toutefois, voilà que l’imagination mythique reprend, en coïncidence avec la géographie, le double mouvement des îles mais en direction de l’île originaire – l’île déserte, « imaginaire et non réelle » – pour, maintenant, tout recréer, tout recommencer, vis-à-vis d’une formation du monde à « deux temps » : « l’île est le minimum nécessaire à ce recommencement, le matériel survivant de la première origine, le noyau ou l’œuf irradiant qui doit suffire à ce que tout se reproduise⁶ ». Ou encore : « L’île serait seulement le rêve de l’homme, et l’homme, la pure conscience de l’île⁷ », devenant, par l’imagination, l’île déserte elle-même. Mais là, isolé, l’homme se sépare du reste du monde. Pourtant, parce que finalement il ne rejoint pas l’élan qui a produit originellement l’île, il se confronte toujours avec l’île du dehors car depuis son arrivée l’île ne sera plus déserte...

⁶ *Idem*, p. 16.

⁷ *Idem*, p.13.

De l’île comme utopie à l’île comme hétérotopie

Cependant, avec Michel Foucault⁸, on pourra faire la transition de la conception de l’île comme utopie – pour Deleuze, « imaginaire et non réelle, mythologique et non géographique » – vers l’identification de l’île en tant qu’hétérotopie dans la mesure où avec ce concept Foucault identifie les lieux qui sont des espaces de contestation, lesquels, en étant mythiques, sont aussi réels par rapport aux sociétés où nous vivons. D’après Doyon-Gosselin et Bélanger⁹, « l’hétérotopie répond ainsi au double statut de l’île, et à plus forte raison de l’île "déserte" : rêvée et aliénante, possible, voire, probable, mais n’existant pas selon le même régime que les autres emplacements ».

Il vaut la peine de suivre quelques passages du texte, d’ailleurs complexe, de Foucault, notamment à propos de la distinction qu’il fait entre différents types d’hétérotopie. Il fait l’inventaire des hétérotopies liées à l’accumulation du temps ou éternitaires comme les bibliothèques et les musées et les utopies chroniques ou passagères comme les fêtes et aussi les villages de vacances polynésiens qui seront, finalement, les petites îles touristiques qui vont avec l’imaginaire collectif du paradis perdu qu’on pourra rencontrer comme des espaces de réalisation de l’humain aliéné par la vie urbaine et pleine de tabous :

« Tout récemment aussi, on a inventé une nouvelle hétérotopie chronique, ce sont les villages de vacances ; ces villages polynésiens qui offrent trois petites semaines d’une nudité primitive et éternelle aux habitants des villes ; et vous voyez d’ailleurs que, par les deux formes d’hétérotopies, se rejoignent celle de la fête et celle de l’éternité du temps qui s’accumule, les pailloles de Djerba sont en un sens parentes des bibliothèques et des musées, car, en retrouvant la vie polynésienne, on abolit le temps, mais c’est tout aussi bien le temps qui se retrouve, c’est toute l’histoire de l’humanité qui remonte jusqu’à sa source comme dans une sorte de grand savoir immédiat. [...] Les hétérotopies supposent toujours un système d’ouverture et de fermeture qui, à la fois, les isole et les rend pénétrables. En général, on n’accède pas à un emplacement hétérotopique comme dans un moulin. Ou bien on y est contraint, c’est le cas de la caserne, le cas de la prison, ou bien il faut se soumettre à des rites et à des purifications. On ne peut y entrer qu’avec une certaine permission et une fois qu’on a accompli un certain nombre de gestes. [...] Le dernier trait des hétérotopies, c’est qu’elles ont, par rapport à l’espace restant, une fonction. Celle-ci se déploie entre deux pôles extrêmes. Ou bien elles ont pour rôle de créer un espace d’illusion

⁸ M. Foucault, « Dits et écrits 1984, Des espaces autres (conférence au Cercle d’études architecturales, 14 mars 1967) », in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, octobre 1984, p. 46-49.

⁹ D. Bélanger & B. Doyon-Gosselin, « Les possibilités d’une île. De l’utopie vers l’hétérotopie », in *Temps Zéro*, n° 6, 2013 [en ligne, consulté le 15 janvier 2017].

qui dénonce comme plus illusoire encore tout l'espace réel, tous les emplacements à l'intérieur desquels la vie humaine est cloisonnée. [...] Ou bien, au contraire, créant un autre espace, un autre espace réel, aussi parfait, aussi méticuleux, aussi bien arrangé que le nôtre est désordonné, mal agencé et brouillon. Ça serait l'hétérotopie non pas d'illusion mais de compensation, et je me demande si ce n'est pas un petit peu de cette manière-là qu'ont fonctionné certaines colonies. [...] Si l'on songe, après tout, que le bateau, c'est un morceau flottant d'espace, un lieu sans lieu, qui vit par lui-même, qui est fermé sur soi et qui est livré en même temps à l'infini de la mer et qui, de port en port, de bordée en bordée, de maison close en maison close, va jusqu'aux colonies chercher ce qu'elles recèlent de plus précieux en leurs jardins, vous comprenez pourquoi le bateau a été pour notre civilisation, depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours, à la fois non seulement, bien sûr, le plus grand instrument de développement économique (ce n'est pas de cela que je parle aujourd'hui), mais la plus grande réserve d'imagination. Le navire, c'est l'hétérotopie par excellence. Dans les civilisations sans bateaux les rêves se tarissent, l'espionnage y remplace l'aventure, et la police, les corsaires ».

Il faut avoir toujours présent à l'esprit que Foucault nous parle d'une « expérience mixte, mitoyenne » entre l'utopie et l'hétérotopie, dont l'île simplement imaginée sera du côté de l'utopie et le bateau, partant fermé sur soi mais livré à l'infini de la mer, arrivera à son destin, deviendra l'hétérotopie. Pourtant, l'île, au-delà de l'utopie tout court, peut aussi devenir réelle car elle n'est pas nécessairement la représentation d'autre chose qu'elle-même et l'homme peut la trouver comme un lieu du dedans.

Les concepts d'insularité et d'îlité

Alors se pose la question des perspectives des représentations et des vécus soit des continentaux, soit des îliens, soit de ceux qui regardent les îles de loin ou y arrivent un jour, soit aussi de ceux qui y habitent ou qui en partent un jour. Soit encore de ceux qui vivent les récits comme des réalités. Pour les habitants des îles celles-ci sont tout simplement leur terre dont ils exaltent l'autonomie et la singularité même quand ils partent pour le continent à la recherche d'une vie meilleure. Pour les continentaux les îles se présentent fréquemment comme des espaces rêvés de réalisation d'une liberté intime mais qu'ils découvrent aussi fréquemment, lorsqu'ils y habitent, dans un contexte où domine l'homogénéité naturelle et sociale, comme des lieux où les contraintes sont plus évidentes et surprenantes. Dans les romans qui se déroulent aux îles l'imagination qui inspire leur trame capture et exprime, entre la fiction et la réalité, le sens cherché par leurs lecteurs. De toute façon, périphériques pour les continentaux, les espaces insulaires émergent comme des centres du monde pour les îliens.

À son tour, Françoise Péron¹⁰, chercheuse des îles bretonnes, nous interpelle quand, en détachant l’importance de la mer en tant qu’horizon de projection sur le lointain et de rétraction vers ce qui nous reste prochain, elle écrit que « l’insularité, si l’on arrivait à la vivre parfaitement, serait le monde le plus adapté à l’homme, car comblant son désir incessant et contradictoire d’ouverture et de repli, dans la nécessaire recherche de son unité ». Toutefois, notre contemporanéité lance des défis complexes surtout aux îles continentales qui risquent de perdre leur identité devant l’hégémonie des valeurs et des pratiques d’un continent qui est souvent de plus en plus présent avec les visites systématiques des continentaux qui, souvent aussi, y construisent des villas de vacances ou se mettent à y habiter dans leurs résidences permanentes. Quelques-unes de ces îles deviennent même des quasi-îles avec la construction des ponts. Alors, on soulève parfois d’une manière plus aiguë les problèmes d’identité et d’authenticité et on essaie, du côté des îliens, de reconstituer l’une et l’autre en faisant appel à des sentiments radicalisés d’originalité, d’orgueil et d’enracinement fondés sur les repères d’une histoire assise sur des ressentiments et des peurs vis-à-vis les menaces qui représentent les défis de socialisation posés par les récents-arrivés. Du côté des continentaux, parfois aussi, on assiste à des manifestations d’un revivalisme assis sur les stéréotypes et les clichés d’un purisme qui trouve ses racines dans l’idée et la nostalgie du paradis perdu qui serait la matrice d’une communauté idyllique et primitive des îles. Mais, finalement, d’une manière ou d’autre, la réalité se transforme.

À ce propos, il est intéressant de concevoir le sentiment de « désir des îles » formulé par Françoise Péron, désir qui joue un rôle persistant au cours de notre histoire très concrètement en tant qu’expression d’un éloge « à la localité à cause du lien qui existe entre particularité, localité et humanité primordiale tout à la fois rude et innocente, à l’opposé du civilisé et du raffiné¹¹ ». Envisager aujourd’hui les îles comme « seuls et derniers lieux de salut », voilà que « le désir d’île exprime certainement la quintessence d’un besoin de retour au local » car « les individus se sentent perdus dans un monde planétaire sans limite ¹² ». En effet, d’emblée, « l’île rassure » dans la mesure où spécialement la petite île « offre une coïncidence parfaite pour l’esprit, entre ses limites géographiques et les limites du mental », « l’île incarne la demeure, le refuge » et

¹⁰ F. Péron, *Des îles et des hommes*, Rennes, Éd. Ouest-France, 1993, p. 239.

¹¹ *Idem*, p.159.

¹² *Idem*, p. 158-159.

« l’absence de temporalité », « l’île vit dans la chaleur d’une communauté qui partage et qui échange¹³ ».

Cependant à la notion de « désir d’île » il faut en ajouter deux autres : celles d’« îléité » et d’« insularité ».

L’îléité identifie la perception que les îliens ont de leur île en fonction, toujours selon Péron, de quatre critères essentiels : la distance au continent qui tient compte de la distance absolue et aussi des efforts et des risques de la traversée, la taille de l’île, la différenciation interne de l’espace insulaire en conséquence de ses contours et de son relief, et la sacralisation de l’espace à travers la création de liens sacrés et rassurants en ajoutant ainsi aux petites îles un « supplément de sens ». La synthèse de Péron est la suivante : « L’îléité renferme donc, à la fois, une image topologique de l’île, l’idée d’un fonctionnement autonome, une puissance mythique et des figures d’espérance qu’incarnent mieux certaines îles que d’autres¹⁴ ».

L’insularité correspond à l’idée d’isolement social, culturel et géographique de l’île. On vérifie facilement que, de nos jours, cet isolement, avec des conséquences positives et négatives, est considérablement moins évident. En même temps, on constate, avec Françoise Péron, qu’il y a des progressions inverses de l’insularité et de l’îléité : ce que l’île perd en insularité, elle le gagne en îléité, devenant même actuellement « un véritable géosymbole planétaire¹⁵ ».

Taglioni¹⁶ propose une typologie avec trois catégories d’insularité : l’hypo-insularité – quand les îles sont fortement intégrées dans un territoire continental – l’hyper-insularité – pour les îles périphériques qui sont hors des circuits et des routes mondiales – et l’insularité tout court – quand les îles dépendent surtout de leur contexte politique, économique et régional.

Le concept d’îléité, dont Abraham Moles¹⁷ est l’auteur, permet d’utiliser une échelle d’îléité qui s’organise autour de facteurs comme la dimension de l’île, les sentiments et les représentations que les îliens se font de leurs îles, la localisation

¹³ *Idem*, p. 158-160.

¹⁴ *Idem*, p. 162.

¹⁵ *Idem*, p. 163.

¹⁶ F. Taglioni, « Insularity, political status and small insular spaces », in *The International Journal of Research into Island Cultures*, 2011, vol. 5, n° 2, p.45-67.

¹⁷ A. Moles, « Nissonologie ou science des îles », in *L’espace géographique*, tome 11, n° 4, 1982, p. 281-289.

géographique, l’histoire et les cultures propres. Bonnemaïson¹⁸, à son tour, en mettant en rapport les concepts d’îléité et d’insularité, affirme que si l’insularité c’est l’isolement, l’îléité c’est la rupture. Finalement, l’îléité se présente comme un archétype idéal qui fait partie de la symbolique de l’île et dont une intensité forte renforce l’identité insulaire où peuvent se mélanger des sentiments de bonheur et de malheur. La vérité c’est que l’îléité nourrit à l’extérieur les rêves et les rêveries de retour aux origines communautaires de l’humanité et à une bonté primitive qui resteraient préservées aux îles.

Les îles – toujours dépendantes de la métaphore de l’œuf originaire – sont ainsi envisagées en tant que lieux de commencement et de recommencement, notamment à travers la littérature et les descriptions plus ou moins fantaisistes des grands voyageurs à partir du XVIII^e siècle dans les îles du Pacifique. Ces représentations servent de motivation, d’ailleurs, pour la publicité des destinations touristiques.

L’île comme statut ou visée des projets éducatifs

La notion d’île peut être appliquée à des réalités autres que l’entité géographique « espace de terre entouré d’eau de tous côtés », au moins à cause de deux raisons : premièrement, parce qu’à la stricte définition géographique doit être ajoutée l’apport anthropologique contenu justement dans le concept d’îléité ; deuxièmement, parce qu’on appelle îles aussi des lieux isolés par des contraintes physiques comme les montagnes ou de nature sociale comme, par exemple, les noyaux urbains à dominance d’immigrés. Il est curieux qu’au Portugal, à Porto, les ensembles de petites maisons construites à la fin du XIX^e siècle par les patrons des usines pour accueillir les travailleurs venus de la campagne à la recherche d’une vie meilleure – des maisons modestes cachées derrière les grandes maisons des patrons qui étaient les seules bâties sur la rue et dont restent encore les traces de quelques-unes – sont nommés « *ilhas* » (le mot portugais pour îles).

Dans le champ éducatif, les zones d’éducation prioritaires créées dans plusieurs pays européens avec des moyens accrus en faveur de la réussite scolaire des populations d’élèves le plus en difficulté, malgré leur caractère pédagogique, ont eu souvent l’effet pervers de devenir ou de renforcer le statut d’îles sociales des territoires visés, c’est-à-dire leur insularité. Îles pour ceux qui, dans les villes, vivent en-dehors d’elles et les

¹⁸ J. Bonnemaïson, « Vivre dans l’île (une approche de l’îléité océanique) », in *L’espace géographique*, vol. 19, n° 2, 1990, p. 119-125.

regardent en tant que socialement périphériques. Mais îles aussi pour ceux qui y habitent et qui, révoltés contre la faillite des politiques d’intégration, cultivent l’orgueil d’une marginalité qui, en étant auparavant imposée, est maintenant revendiquée comme l’essence du statut d’une rupture qu’on arrose. Voilà une certaine manière d’îléité.

Dans ces situations l’idée d’île a tendance à acquérir un statut négatif au sein des projets éducatifs, en obligeant à leur révision.

Mais, si on pense à l’île comme utopie ou même comme une hétérotopie, c’est-à-dire comme une visée pour les projets éducatifs alternatifs, alors elle doit se présenter en tant que la motivation propre des idéaux, susceptible de mobiliser les élèves, les familles et les enseignants à travers le jeu parfois contradictoire mais toujours provocateur entre l’imagination, le réel et la planification de nouveaux chemins formatifs à parcourir. Des idéaux, bien sûr, en quête permanente d’une réalisation qui, en étant nécessairement partielle, au moins en fonction du temps de leur concrétisation et de leur implicite dépassement, laisse à la capacité d’idéatisation la possibilité aussi permanente d’innovation, au-delà des limites de chacun, de formation des idéaux qui émergent justement au cours des processus de leur réalisation. Voilà l’île comme métaphore du (re)commencement d’une nouvelle humanité... pour la solidarité, pour la paix, contre les discriminations, pour l’égalité, *etc., etc.*

Bibliographie

- Bélanger D. & Doyon-Gosselin B., « Les possibilités d’une île. De l’utopie vers l’hétérotopie », in *Temps Zéro*, n° 6, 2013 [en ligne, consulté le 15 janvier 2017].
- Bonnemaïson J., « Vivre dans l’île (une approche de l’îléité océanienne) », in *L’espace géographique*, vol. 19, n° 2, 1990.
- Cuisenier J., « Fictions homériques et réalités insulaires », in *Ethnologie Française* 3/2006 (vol. 36).
- Deleuze G., “Causes et raisons des îles désertes”, in *L’île déserte, textes et entretiens 1953-1974*, Paris, Minuit, 2002.
- Foucault M., « Dits et écrits 1984, Des espaces autres (conférence au Cercle d’études architecturales, 14 mars 1967) », in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, octobre 1984.
- Meistersheim A., « Le malentendu. Entre imaginaire insulaire et imaginaire continental. », in *Ethnologie Française*, 2006/3 (vol. 36).
- Moles A., « Nissonologie ou science des îles », in *L’espace géographique*, tome 11, n° 4, 1982.

- Péron F., *Des îles et des hommes*, Rennes, Éd. Ouest-France, 1993.
- Taglioni F., « Insularity, political status and small insular spaces », in *The International Journal of Research into Island Cultures*, 2011, vol. 5, n° 2.